

FRANCIS RONSIN

**Les combats antinatalistes
de Jeanne Humbert, l'insoumise**

[*Le Monde Dimanche* – 22 Juin 1980]

Si les femmes peuvent avoir recours à la contraception et à l'avortement, elles le doivent un peu à l'anarchiste Jeanne Humbert, quatre-vingt-dix ans, dont quatre ans de prison. Pour elle, le combat continue.

« La science apprend aux femmes à n'être enceintes que quand elles le veulent. Qu'elles aient peu d'enfants ! »

EN 1905, de tels slogans, imprimés sur de petits papillons gommés, discrètement apposés sur les murs, dans les lieux publics et jusque sur les bancs des églises, par des militants, révélaient à un large public les buts et l'activité de la première organisation néo-malthusienne française : la Ligue de la régénération humaine. En effet, d'irrespectueux disciples de Malthus s'efforçaient alors d'accélérer la baisse de la natalité en vulgarisant la connaissance et l'usage des procédés anticonceptionnels. Paul Robin, qui avait fondé la ligue en 1896, Eugène Humbert, Gabriel Giroud et beaucoup d'autres, chaque jour plus nombreux, éditaient quantité d'affiches, de tracts, de brochures, de livres et de journaux, organisaient des dizaines de conférences et assuraient des « consultations » de contraception ¹. Jeanne Humbert, la veuve d'Eugène Humbert, a été au cœur de ce mouvement. Elle vient de fêter ses quatre-vingt-dix ans. Lorsque ce siècle est né, elle prenait

1 Sur le néo-malthusianisme, en dehors des journaux, brochures et ouvrages publiés par les militants, on peut lire *la Libre Maternité*, de Roger-Henri Guerrand (Casterman, 1971) et *la Grève des ventres, propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France. XIXe-XXe siècles*, de Francis Ronsin (Aubier, 1980).

ses premières leçons d'anarchie. Alors qu'il approche de sa fin, elle conserve toute la fougue d'une jeunesse rebelle. Perpétuelle insoumise, elle a payé son amour de la liberté au juste prix : en années de prison. Nous avons rencontré Jeanne Humbert chez elle — dans un sous-sol du seizième arrondissement de Paris.

*
* *

« Je suis née à Romans, le 24 janvier 1890, dans une famille de la petite-bourgeoisie. Vous savez ces familles de la petite bourgeoisie provinciale, très rétrécies, racornies... Je n'ai pas connu beaucoup la famille de mon père, car on ne les fréquentait pas : la famille de ma mère, c'étaient des chanoines, des religieuses, des architectes, des notaires... Du côté de mon père, un tout autre monde : mon grand-père avait un moulin. Le mariage de mes parents s'est fait sans qu'ils se connaissent. On leur a montré des photographies, c'est tout...

» Ma mère, qui avait envie de galoper depuis ses quinze ans, qui avait été élevée dans un couvent où elle avait appris les métiers d'art, la danse, les usages aristocratiques, s'est ainsi trouvée mariée avec un type presque illettré qui n'avait jamais quitté le moulin. Qui plus est, le meunier a établi son fils boulanger : et voilà ma mère derrière un comptoir à vendre des miches de pain ! Elle n'a pas tenu longtemps, et il a fallu fermer la boutique. Le mariage a tout de même duré puisqu'il a produit quatre enfants. Mais, entre temps, ma mère faisait des fugues. Ici et là, à Paris, à Marseille...

» La dernière fois qu'elle est revenue, elle était enceinte de moi ! Je ne sais pas si elle était déjà enceinte avant de partir, mais mon père m'a toujours considérée comme une étrangère.

» Un jour, ma mère a entraîné mon père à la « maison du peuple ». Là, on parlait, on chantait, on écoutait des socialistes, mais aussi des anarchistes, dont un groupe, très actif, s'était créé de l'autre côté de l'Isère, à Bourg-de-Péage. C'est ainsi qu'elle a rencontré Delalé, un anarchiste de Tours, tisseur en soie, fils de compagnon et petit-fils de compagnon, qui, alors, parcourait la France, faisant tous les métiers, mais surtout était un formidable propagandiste libertaire. Ma mère a immédiatement été séduite par cet homme d'une brillante intelligence, par son enthousiasme, sa joie et l'ardeur de ses rêves humanitaires. Alors, elle a traversé l'Isère et s'est mise à fréquenter le groupe anarchiste. Pendant plusieurs années, elle a ainsi rencontré Delalé quotidiennement, et, lorsque son père est mort, elle n'eut plus aucune raison de rester à Romans, elle y laissa ses enfants, sauf moi, car elle savait que son mari me détestait, et nous voilà parties pour Tours !

Un artiste...

— J'imagine que cela a dû être, pour vous comme pour votre mère, un extraordinaire bouleversement. Comment vivait-on à Tours, dans les milieux anarchistes, vers 1900 ?

— On vivait, c'est le mot, et c'est un mot fort, on vivait !

» Dès notre arrivée, les compagnons avaient organisé un banquet pour Delalé, un enfant du pays et un enfant de compagnon. Il a repris son métier à la fabrique, car, si la plupart des tisseurs travaillaient chez eux, lui avait tout abandonné. Toutefois, même à la

fabrique, il était libre. Les tisseurs travaillaient quand ils le voulaient : ils avaient une pièce à faire pour telle date, à eux de s'organiser.

» Aussi, évidemment, il a repris sa propagande. Il a formé un nouveau groupe très actif : il a fait fermer un couvent où les religieuses maltrahaient les enfants. Il organisait des conférences. Jean Marestan est venu souvent, Laurent Tailhade, deux fois ². La deuxième fois, il accompagnait une troupe de théâtre qui venait donner *les Revenants*, d'Ibsen. Or, le groupe anarchiste savait qu'à cette occasion, les réactionnaires voulaient faire du chahut. Nous sommes venus en nombre et ils ont été bien soignés et foutus dehors. Moi, bien sûr, je suivais tout ça, mais, surtout, je récitais des poèmes et je chantais des chansons... Et nous recevions tous les libertaires de passage.

» C'est ainsi qu'un jour nous avons eu la visite d'un gars qui désirait rencontrer des anars de la ville. C'était Marius Jacob ³ et ses « travailleurs de la nuit ». Ils étaient venus pendant l'été, cela va de soi, alors que les gros étaient partis à la mer. Il préparait soigneusement ses coups et ne laissait aucune trace, c'était un artiste ! Et, comme nous lui avons dit que nous nous réunissions chaque dimanche, il nous prépara une fête avec des nappes et des serviettes brodées, une merveille ! De l'argenterie, à boire, à man-

2 Gaston Havard, dit Jean Marestan (1874-1951), propagandiste anarchiste et néo-malthusien, auteur d'une *Education sexuelle* dont le succès fut considérable (plus de cent mille exemplaires vendus en France, traductions en cinq langues).

Laurent Tailhade (1854-1919), poète parnassien et journaliste extrêmement fécond, soutint avec fougue et talent les idées libertaires qu'il reniera toutefois au cours des dernières années de sa vie.

3 Sur Marius Jacob voir A. Sergent, *Un anarchiste de la Belle Epoque, Marius Jacob*, Le Seuil, 1950.

ger... Puis, avant de partir, il a distribué de l'argent, pour le mouvement, pour les compagnons de la misère. C'était son habitude, partout où il passait, cet homme faisait du bien, je ne l'ai revu que bien plus tard, après son retour du bagne où il avait passé vingt ans, un homme d'une telle bonté !

» Avec la vie que nous menions nous étions condamnés à avoir la police sur le dos. Combien de fois est-elle venue perquisitionner chez nous ? Il y avait même des inspecteurs qui passaient la nuit sur le trottoir d'en face. Alors Delalé s'est retrouvé à la porte de la fabrique. Il a bien essayé de gagner sa vie en s'installant cordonnier, un métier qu'il avait appris au cours de ses vagabondages. Mais, rien à faire, et nous avons dû quitter Tours, où nous étions les victimes d'une surveillance et d'une malveillance incessantes.

Le « chocolat »

— Ainsi vous êtes venue à Paris. Votre vie a-t-elle changé pour autant ?

— Absolument pas, d'ailleurs les copains nous attendaient et nous avons trouvé un appartement. Ils nous ont beaucoup aidés, surtout Eugène Fromentin, que l'on appelait l'« anarchiste milliardaire » et qui habitait Choisy-le-Roi (c'est dans la propriété de son beau-frère que s'était réfugié Bonnot avant d'être tué). C'est le seul anarchiste fortuné que j'aie rencontré. Il recevait tous les compagnons, il s'est fait voler, il s'est fait piller...

» En ce qui nous concerne, il nous a acheté des meubles, il nous a donné de l'argent pour que je puisse faire des études, il m'a même acheté une machine à écrire dont je vous parlerai plus tard.

— C'est alors que vous avez connu Jean Vigo ?

— Nous étions très liés avec ses parents, Miguel Almereyda et Emilie Cléro, c'est même Miguel qui m'a donné mes premières leçons de dactylographie. A ce moment-là, ils vivaient comme des clochards dans un taudis de la rue des Gardes. Nous sommes passés les voir un dimanche. Almereyda jouait aux billes avec Fernand Desprès. Emilie s'est saisie d'un tas de chiffons qui trônait sur leur paillasse et me l'a posé sur les genoux en disant « *Voici notre enfant.* » Au milieu du tas de chiffons, il y avait Jean Vigo, qui devait avoir trois jours. Et j'ai aimé ce gosse... Pendant des années, des années, et j'ai pleuré plus tard... Il est devenu mon filleul, laïc, bien sûr. J'ai pris soin de lui, parfois pendant des semaines, car ses parents avaient l'habitude de le déposer chez des copains, toujours pour la journée, mais ensuite on pouvait rester cinq, dix jours sans les voir. Ils vivaient leur vie de bohème et de hasard avec parfois beaucoup d'argent grâce au « chocolat ».

— Au « chocolat » ?

— A la fausse monnaie, leur spécialité avec les faux mandats ! Mais Jean était tellement gentil qu'il était partout heureux. Evidemment, quand il revoyait ses parents, il était également très content de repartir avec eux. Plus tard, nous nous sommes fâchés avec Miguel, qui avait créé *le Bonnet rouge* et rejoint le camp des patriotards, mais je suis toujours restée très proche de Jean.

— Peu après, vous avez rencontré Eugène Humbert et vous vous êtes jointe au combat des néo-malthusiens...

— J'avais souvent vu et entendu Humbert dans les nombreuses réunions où j'allais avec mes parents, mais je n'avais jamais eu l'occasion de lui parler. Pour ce qui est du néo-malthusianisme, je connaissais depuis longtemps les thèses des partisans de la limitation volontaire des naissances et leur action pour vul-

gariser l'usage de la contraception. Delalé lui-même, était très convaincu et engagé. Il faisait partie de la Ligue de la régénération humaine et avait prononcé plusieurs conférences en son nom. Toutefois, ma rencontre avec Humbert eut lieu presque par hasard et grâce à cette fameuse machine à écrire... Humbert, qui venait de se séparer de Robin, me l'emprunta, puis me demanda d'effectuer pour lui quelques travaux de secrétariat. J'avais dix-huit ans et j'étais loin de soupçonner la vie qui s'ouvrait devant moi !

— Vous voilà donc à « Génération consciente », aux côtés d'Eugène Humbert.

— Oh ! mon rôle, bien qu'utile, était encore fort modeste. Du secrétariat... *Génération consciente* était alors en pleine prospérité. Le journal était animé par une équipe d'écrivains de grand talent, les orateurs prononçaient des conférences dans toute la France et les abonnements affluaient.

» Les condamnations qui pleuvaient sur nous ne ralentissaient pas notre essor. Même lorsque Humbert était en prison pour « outrage aux bonnes mœurs », car c'est le prétexte qu'ils utilisaient pour nous poursuivre, il continuait à tout diriger. Nous passions le voir à la Santé, chaque jour, et il nous donnait ses directives, corrigait les articles du journal.

— Et on le laissait faire ?

— Vous pensez ! Il était détenu dans le quartier des politiques et il bénéficiait d'une très grande liberté. Avec tous ses amis (et je rencontrais là les copains que j'avais connus bien avant : Miguel, Lecoin...) il menait une joyeuse vie. Ils faisaient de ces gueuletons ! Souvent jusqu'à minuit... Grâce à nous, ils avaient tout ce qu'il leur fallait : nourriture, vin... Humbert y a même prononcé deux conférences et recueilli des abonnements parmi les gardiens !

— Arrive la guerre...

— La guerre, on ne voulait pas y croire. Etant donnée la force du mouvement antimilitariste, on pensait qu'il allait se passer quelque chose. Humbert était moins optimiste, mais il a attendu jusqu'au dernier moment. Puis, un soir, on a fait une dernière promenade sur les boulevards. Il y avaient là des foules qui criaient : « *A bas la guerre !* » Sitôt que trois flics approchaient, tout rentrait dans l'ordre. Alors, Humbert a perdu tout espoir. Il m'a dit : « *Tous ces c... vont marcher !* », et il est rentré faire sa valise. Le lendemain, il était en Espagne ; Devaldès s'est réfugié en Angleterre, où il s'est fait reconnaître objecteur de conscience ; quelques-uns se sont insoumis et les autres sont partis pour la riflette, les pacifistes !...

Les imbéciles !

— Plus tard, vous avez rejoint Eugène Humbert en Espagne.

— J'y suis allée plusieurs fois, avec sa première compagne, Eugénie de Bast. Puis, au cours de notre dernier voyage, Eugénie est morte et moi je suis restée. J'ai travaillé chez un Grec qui bâtissait des fortunes. J'étais dans son bureau le jour de l'armistice. Il était fou de rage : « S'ils m'avaient laissé deux ans de plus ! S'ils m'avaient laissé deux ans de plus ! » Quant à moi, la paix m'a permis de retourner en France, avec ma fille, qui était née entre-temps. Humbert devait nous rejoindre plus tard, il lui fallait attendre que les esprits se calment.

— Les années qui suivirent furent pour vous véritablement dramatiques : en 1920 a été votée la fameuse loi réprimant la divulgation des procédés contraceptifs et la propagande

antinataliste. Une loi à laquelle vous n'avez pas voulu vous soumettre.

— Une loi criminelle ! Nous n'avions pas la vocation du martyr, mais, si leur loi pouvait faire de nous des victimes, elle était bien incapable de faire de nous des moutons, des esclaves. Alors, ils nous ont frappés. Oh ! c'était facile !... Humbert était à peine revenu qu'ils ont perquisitionné chez nous. Ils ont pu trouver tout ce qu'il voulaient : contraceptifs, brochures antinatalistes... Et j'ai connu la prison. Deux ans à Saint-Lazare, puis à Fresnes, avec les droits communs, dans des conditions épouvantables. Là, on peut comprendre ce que veulent dire leurs grands mots : humanité, civilisation... Humbert, lui, était en forteresse militaire. Ils l'avaient condamné à cinq ans pour insoumission et à deux ans pour propagande néo-malthusienne (des peines qui heureusement avaient été confondues).

» A peine avais-je pu retrouver ma fille, et alors que j'étais seule, Humbert toujours en prison, qu'ils m'ont traînée en cour d'assises et condamnée à une nouvelle peine de deux ans pour complicité d'avortement (ils avaient réussi à savoir que j'avais fourni une canule à un ami dans le besoin). Ils voulaient nous briser, les imbéciles !

— Ils ne vous ont pas fait peur ?

— Ils m'ont enragée plutôt. Notre vie n'avait un sens que si nous combattions. Nous avons essayé de nous calmer, pendant quelques années, lorsque Humbert est revenu parmi nous. Mais, rien à faire, on s'ennuyait, on avait mauvaise conscience. En 1930, nous avons édité un nouveau journal néo-malthusien : « la Grande Réforme », en nous promettant d'être prudents, comme si cela était possible ! Jusqu'alors mon rôle avait été plutôt effacé : à partir de ce moment je me suis trouvée en première ligne. J'ai fait

plus de cent conférences dans toute la France, jusque dans de petits bourgs dont je serais bien incapable de me rappeler le nom.

Jusqu'au bout...

— Et une nouvelle fois vous avez eu affaire à la justice ?

— Je participais alors à une tournée organisée en Normandie par la Ligue des combattants de la paix et pour faire comprendre à mes auditeurs le rapport existant entre la situation démographique et la menace de guerre : je citais une phrase de « la Patrie humaine », de mon ami Victor Margueritte : « Et d'abord, les femmes ne doivent plus faire d'enfants tant que les patries auront le droit de les assassiner. » Et c'est cette phrase qui me conduisit devant le tribunal de Vire, car un colonel, membre des Croix de feu, avait porté plainte ! J'ai été condamnée à trois mois de prison pour avoir prononcé une phrase extraite d'un livre que l'on pouvait acheter partout ! C'est notre peau qu'ils voulaient, et ils ont eu celle d'Humbert !...

» Humbert a été de nouveau arrêté en 1943 pour avoir envoyé à un paysan qui le lui demandait un livre de Gabriel Giroud, « la Question de population », interdit depuis 1920. Il a été accusé de complicité de tentative d'avortement. « Complicité de tentative », vous vous rendez compte ! Et il est mort en juin 1944, à deux jours de sa libération, lorsque les Anglais ont bombardé l'hôpital d'Amiens, où il avait été transféré.

» Pour la première fois de ma vie, j'ai eu le sentiment d'avoir perdu tout espoir. Je me suis véritablement effondrée, et il m'a fallu des mois avant de reprendre conscience et de me dire : « Ou tu fais le saut, ou tu continues... ». Poser la question, c'était déjà y

répondre. Abandonner l'œuvre d'Humbert, abandonner Humbert, impossible ! Alors j'ai tout recommencé. Comme avant. J'aurais aimé en faire plus si cela avait été possible. J'ai écrit mon livre sur Sébastien Faure et des articles pour « la Voie de la paix », « Faubourg », « le Libertaire »... J'ai prononcé de nouvelles conférences et, enfin, je me suis décidée à reprendre la publication de « la Grande Réforme ».

— Et vous avez édité votre livre sur Eugène Humbert.

— Pas sans mal ! Après avoir réuni l'argent nécessaire grâce à des souscriptions d'amis et de sympathisants, j'ai essayé les refus de deux imprimeurs. C'est pour vous dire combien nous étions haïs ! Mais hélas ! après trente-deux numéros, j'ai dû abandonner « la Grande Réforme ». J'ai vendu les quelques bijoux que je tenais de ma mère, mes meubles, enfin tout...

» Il ne me restait que ma volonté de combattre et ma vie... Bien que l'on m'ait déjà enterrée... Il faut que je vous raconte ça ! Un jour, un ami, avec sur son visage un drôle de sourire, me donne un livre : « la Libre Maternité ». Je me mets à le lire : un livre formidable. Son auteur, Roger-Henri Guerrand, que je ne connaissais pas encore, savait tout de nous. C'est ma fille qui a découvert le pot aux roses. Figurez-vous que ce livre était dédié « à la mémoire de Jeanne Humbert ! » En 1971 ! Eh bien, cela m'a plutôt porté chance. Depuis, j'ai aidé May Picqueray à fonder « le Réfractaire » (je n'ai pas pu en assumer la direction, car, à la suite de mes condamnations, je suis privée de mes droits civiques)⁴. Je lis toujours deux ou trois livres par semaine, et, outre « le Réfractaire », j'envoie régulièrement des articles aux revues anarchistes, « la Rue », « le Monde libertaire »...

4 Voir interview de May Picqueray dans *le Monde dimanche* du 11 novembre 1979.

» Ce n'est pas maintenant que je vais changer, j'emmerderai le monde jusqu'au bout ! » ■

Jeanne Humbert a écrit un roman à thèse, néo-malthusien et libertaire : *En pleine vie*, Paris 1930, deux témoignages sur ses séjours en prison : *le Pourrissoir*, Paris 1932, et *Sous la cagoule*, Paris 1933 ; trois biographies : *Sébastien Faure*, Paris 1945 ; *Gabriel Giroud*, Paris 1948 ; *Eugène Humbert, la vie et l'œuvre d'un néo-malthusien*, Paris 1948. Seul ce dernier ouvrage est encore disponible à la librairie du *Réfractaire*, 320, rue Saint-Martin, Paris.

Si les femmes peuvent avoir recours à la contraception et à l'avortement, elles le doivent un peu à l'anarchiste Jeanne Humbert, quatre-vingt-dix ans, dont quatre ans de prison. Pour elle, le combat continue.

Francis Ronsin – *Le Monde Dimanche* – 22 Juin 1980